

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edouard MORAND

Réunions d'anciens : I : Maturistes 1936

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1951, tome 49, p. 322-327

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

RÉUNIONS D'ANCIENS

I

Maturistes 1936

Se rencontrer quinze ans après avoir subi en commun les épreuves de la maturité amène nécessairement à un certain nombre de considérations qui, pour n'être point très originales, permettent tout de même de tirer quelques leçons.

Il y a d'abord ce fait indiscutable de rattachement que chacun ressent à l'égard de la Maison où il a passé deux, quatre, voire huit ans de sa première jeunesse.

Que de souvenirs sont accrochés aux murs, aux salles, aux arbres et à toutes choses qui ont servi de cadre à la formation de notre esprit et de notre caractère.

Que de liens nous unissent aussi à tous ces anciens maîtres qui ont eu ce qu'avec le temps nous appellerons la tâche dure et pénible de nous inculquer les finesses du latin, du grec, des mathématiques ou de la littérature.

A l'époque où l'enfant devient jeune homme, chacun éprouve cette fougue de sa supériorité. L'esprit critique s'éveille en lui, ce qui l'amène à juger, à blâmer et parfois à se plaindre avec une hâte fébrile ; tout ce qu'il pense semble définitif et irréfutable.

Aujourd'hui nous avons oublié sans effort, il faut le dire, tous nos petits ressentiments d'autrefois, d'abord parce que nous nous rendons compte de leur vanité, ensuite parce que nous mesurons mieux la portée de certaines mesures qui ont pu paraître vexatoires à l'époque.

Et il ne reste plus ainsi que les bons moments dont le souvenir réjouit le cœur et fait regretter le temps des soucis mineurs.

C'est donc un attachement réel et profond qui nous lie à cette Abbaye de St-Maurice que nous retrouvons intacte dans sa forme, dans sa tradition et dans son accorte hospitalité.



Autour de la table, de gauche à droite : M. Robert Wildhaber, pharmacien, Aigle ; M. Edouard Morand, notaire, Martigny-Ville ; M. le Chne Roger Gogniat, ancien professeur, curé d'Outre-Rhône ; M. Henri Delaloye, ingénieur agronome, Monthey ; M. le Dr Henri Varidel, médecin, Monthey ; M. l'Abbé Antoine Barthoulot, curé, Boécourt (J.B.) ; M. Alphonse Berchtold, employé, Sierre ; M. le Dr Raymond Perren, chimiste, Allschwill (Bâle) ; M. Denis Orsat, commerçant, Martigny-Ville ; M. le Dr Jacques de Vevey, médecin, Salavaux (Vaud) ; M. l'Abbé Marius Meichtry, Monthey ; M. le Chne Max Grandjean, professeur, Abbaye ; M. André Turini, employé, Belvédère-Furka ; M. Jean-Charles Paccolat, avocat, Martigny Bourg ; M. le Chne Henri Michelet, professeur, Abbaye.

Devant la table : M. André Girard, préposé aux poursuites, Martigny-Ville.

N'ont pu participer à la réunion : M. le Chne Léon Eberhard, missionnaire, Sikkim ; M. Victor di Francesco, Brigue ; le Rd Père Joseph Furrer, missionnaire, Rhodésie ; M. Paul Theurillat, employé, Châtillon (J.B.) ; M. Grégoire Volken, employé, Bâle.

Nos anciens professeurs sont restés les mêmes, avec des cheveux plus gris ou plus rares, témoignage des ans et aussi des soucis que leur ont causés d'autres volées de collégiens qui nous ont succédé.

Nous les retrouvons avec leur personnalité inchangée, avec leurs habitudes également qui firent autrefois la joie de notre esprit caustique et malicieux. Mais nous les retrouvons surtout avec leur cordialité, leur âme de prêtres ouverts aux débats intimes de la jeunesse, leur désir de collaborer à l'éducation de ceux qui sont appelés à devenir des élites.

Puis, deuxième considération, c'est celle que nous inspire la rencontre de nos camarades d'autrefois ; certains

ne se sont plus revus depuis la date dont nous fêtons aujourd'hui un jubilé. Aussi la joie est-elle grande d'échanger rapidement ses impressions, ses souvenirs et les aventures que la vie réserve à chacun.

Une constatation d'emblée s'impose. Depuis l'âge de vingt ans l'homme ne change plus. Il a pu, en quinze ans, enrichir son esprit de connaissances nouvelles, devenir prêtre, médecin ou avocat, se marier et avoir des enfants, gagner peu ou beaucoup d'argent, son caractère, son comportement, sa tournure d'esprit restent les mêmes.

Et cela amène tout naturellement à conclure que la formation se fait sur les bancs du collège et que c'est là par conséquent la période la plus importante de l'existence.

Et n'est-on pas dès lors porté tout naturellement à regretter de n'avoir pas toujours voulu profiter dans toute la mesure du possible des enseignements reçus et de n'avoir pas suivi plus fidèlement la voie dans laquelle nos éducateurs voulaient nous engager.

Tout cela, après quinze ans, on peut l'écrire en toute franchise et sans être suspect de cabotinage. On l'écrit aussi avec la conviction que ces lignes ne changeront rien à ce qui a toujours été car à dix-huit ans peu nombreux sont ceux qui pensent que les remontrances les concernent.

La rencontre de nos camarades nous apprend avec joie que tous ont bien réussi dans le cadre de leurs aspirations, du but qu'ils s'étaient assigné et des circonstances dans lesquelles ils ont été appelés à vivre.

Car, transposée sur le plan matériel, la parabole des talents n'est que partiellement exacte. La chance joue son rôle avec une force irrésistible comme aussi l'enchaînement des hasards que réserve l'existence.

Tous s'accordent sur un point cependant : c'est que la sécurité matérielle et le succès ne sont point des buts aisés à atteindre dans un pays où les intellectuels foisonnent et où chacun d'entre eux cherche à se créer sa petite place au soleil. L'effort n'est épargné à aucun, où qu'il se trouve.

Ce qui nous aide à persévérer, c'est précisément la formation reçue au collège qui nous incite sans cesse à remonter aux principes, comme nous l'enseignait Monsieur Grandjean, et à trancher dès lors avec une relative facilité

tous les problèmes qui se posent tant sur le plan professionnel que sur le plan intime.

Il nous reste fort peu de choses du latin, de l'histoire ou de la géométrie analytique. Mais il nous reste au moins cette santé du jugement, elle-même étayée par la formation religieuse et plus particulièrement morale, grâce à laquelle un homme qui a fait ses classiques, s'il ne réussira pas toujours pleinement, ne courra jamais le risque de la grosse bévue irréparable, à moins qu'il n'ait résolument tourné le dos à tout ce qui a constitué son passé d'adolescent.

Tout cela, nous tenions à le dire à titre d'hommage à cette chère Maison où nous avons passé, le dimanche 23 septembre, de si agréables instants.

La journée débuta par une messe au cours de laquelle le célébrant, M. le Chanoine Roger Gogniat, nous adressa avec beaucoup de cœur quelques excellentes paroles. Ce culte se passait dans l'intimité d'une chapelle que nous n'avons pas connue autrefois, car elle fait partie de cette heureuse transformation de la basilique abbatiale que certains admirèrent pour la première fois.

Chacun fut frappé par l'aspect nouveau sous lequel se présente cette église et qu'ont chanté dans ces *Echos* des maîtres de l'architecture et des spécialistes du beau en ce domaine.

Nous nous bornons à adresser nos félicitations à ceux qui ont contribué à faire de cette église un lieu de recueillement absolument saisissant.

Puis Monseigneur Haller, accompagné de Monsieur le Prieur Fleury, nous reçoit fort aimablement au salon, sachant pour chacun évoquer un souvenir ou une anecdote du passé,

Une ambiance de cordialité est vite créée autour d'un apéritif généreusement servi et sous le coup d'une gaieté qui ne flanchera pas, la petite troupe forte de 17 unités, s'embarque pour Champéry grâce aux voitures des camarades dotés de ce moyen de locomotion, dont la suite des événements prouvera qu'il n'est pas toujours des plus inoffensifs.

Messieurs les Chanoines Cornut, Grandjean et Gogniat

sont nos aimables compagnons de promenade et nous leur en savons gré.

C'est dans le cadre intime du Grand Paradis que se déroulera le banquet au cours duquel chacun pourra prouver que l'activité de l'esprit ne peut s'appuyer que sur de solides bases matérielles.

Le menu, comme au demeurant toute l'organisation de la journée, était le fait de notre ami Henri Michelet que nous avons laissé novice il y a 15 ans et que nous retrouvons dans la charge périlleuse entre toutes de professeur de chimie et de physique.

Qu'il soit, en passant, remercié de son dévouement à la cause du souvenir et du souci du détail dont il fit preuve en toutes circonstances de cette fameuse journée.

Le dénombrement des enfants des condisciples de 1936 donne l'occasion de procéder à une importante opération d'addition et à une statistique dont notre ami, le Docteur Varidel, sort vainqueur avec quatre unités.

On devrait ajouter à ces enfants ceux que nous fûmes tous en ce jour où, avec plaisir, nous remontions au temps où les farces à jouer revêtaient un rôle plus important que l'instauration de la paix dans le monde.

Cette faculté de revenir à l'enfance se manifesta tout particulièrement l'après-midi chez le Docteur Varidel déjà nommé, qui habite à Monthey une maison d'où, à l'instar du Docteur Knock, il peut dominer la ville dans laquelle tant de ses patients attendent son réconfort.

Madame Varidel nous y avait réservé une réception des plus charmantes et à l'aide de son piano qu'elle utilise avec une grande maîtrise, chacun s'efforça de se remémorer des chants dont les couplets ont partiellement échappé à notre souvenir.

L'entrain était à son comble quand, sur la généreuse invitation de notre ami Denis Orsat, nous fîmes voile sur Martigny où une réception digne de la maison qu'il dirige nous était préparée.

Le sort cruel devait cependant réserver à un des héros de la journée un accident digne d'un jour mieux choisi et tandis que les premières voitures étaient déjà arrivées à Martigny depuis quelques instants, nous apprenions

subitement que notre ami Henri Delaloye se trouvait sur un lit d'hôpital à Monthey à la suite d'un petit accident d'auto.

Le froid glacial que nous causa cette pénible nouvelle se modéra cependant quand nous apprîmes que les lésions n'étaient pas d'une gravité laissant soupçonner un danger. Il n'empêche que cette journée, marquée dès lors d'un pénible incident, ne put se terminer dans l'allégresse présumée.

Ce fut bien tard cependant quand nous nous séparâmes, heureux tout de même de nous être rapprochés. Un jour, et reconnaissants envers tous ceux qui avaient contribué à donner à cette rencontre un relief tout particulier.

Un grand merci à nos professeurs qui nous tinrent compagnie tout au long. Notons que M. le Chanoine Grandjean, attiré irrésistiblement vers les sommets, nous quitta depuis Champéry pour se rendre à Susanfe, sans craindre la pluie menaçante et la longueur du trajet qui eût rebuté plusieurs d'entre nous.

Un grand merci aux organisateurs et à nos amis Waridel et Orsat pour leur généreuse hospitalité. Quant à Henri Delaloye, nous lui souhaitons un repos forcé aussi bref que possible.

Et nous voilà revenus sur le chemin de nos existences propres avec nos soucis, nos difficultés, mais aussi avec le sentiment qu'un lien nous unit tous, ceux qui ont passé au Collège de St-Maurice, lien qui fait que chacun a applaudi à l'idée de nous retrouver dans cinq ans, dans les mêmes circonstances, et si Dieu le permet, tous en vie.

Edouard MORAND